

## LA MÈRE AU FÉMININ

La différence des sexes a été implicite dans le développement de la théorie analytique des névroses, en ce sens qu'elle était, en tant que différence, une donnée des observations cliniques, repérable dans l'identité sexuée des partenaires, mais qu'elle ne paraissait pas ressaisie dans un travail théorique qui aurait porté sur la différence de structure ou sur la différence de l'appareillage de la relation entre les sexes. Si ce sont des femmes qui ont, au début de l'histoire de l'analyse, initié le mouvement par quoi Freud a construit son œuvre, ce n'est que tardivement que s'est produite une construction analytique de la féminité qui est la seule partie de l'œuvre de Freud à avoir donné, pour les freudiens, naissance à une contestation, voire à une récusation. Ce portrait de la féminité tel que Freud le commence en 1914, et le clôt en 1937, suscite, parallèlement à la lecture de ses textes, le sentiment chez une partie des lecteurs que, pour ce qui est de la femme, « ce n'est pas ça ». Une insatisfaction s'inscrit là dans l'histoire de l'analyse, qui organisera ses retombées dans la légitimité d'une revendication.

L'analyse est une lecture, c'est-à-dire qu'elle contient une cohérence due au caractère particulier de sa transmission en tant que corpus doctrinal, lequel ne se saisit que de la tenue grammaticale d'un texte, opposée, si on peut dire, aux variations de la clinique en tant que praxis. Et en tant que lecture, l'analyse implique un lecteur déjà sexué, et c'est en tant que sexué que se fabrique le « ce n'est pas ça » de l'insatisfaction. Une contestation ne s'est pas encore organisée concernant ce qu'il en est du sexe mâle en tant que l'analyse nous dit ce que c'est, bien que rien n'ait été par Freud individualisé sous le terme de virilité, comme cela lui est apparu nécessaire de le faire pour ce qui est de la féminité. Là paraît prendre consistance une critique, du fait que, le discours freudien étant un discours d'homme, ce serait pure redondance, voire hypocrisie, que d'extraire quelque chose qu'on doive nommer masculinité, d'une construction qui est déjà tout entière, par le masculin, organisée.

Il semble donc qu'on puisse parler d'une attente de la lecture dans l'analyse,





par laquelle se signifie le « ce n'est pas ça ». Et le plaisir que fait naître — peut-être en suspendant l'attente — la lecture d'ouvrages récents de psychanalystes femmes me paraît plus ressortir de l'effet de style, c'est-à-dire plus d'un effet de langage, que d'un effet d'analyse, de quelque chose qui serait une suite à Freud. Mais ce n'est là qu'une hypothèse qui ne s'appuie que sur la différence, peut-être illusoire, entre effet de langage et effet d'analyse. Freud, malgré tout, c'est-à-dire malgré l'analyse, a bien eu le prix Goethe.

Que penser de cette expression : « Suite à Freud » ? Pour la majorité d'entre nous, Freud en tant que lecture, c'est ce à quoi nous n'avons pas accès. En tant que lecture veut dire ici la rencontre de deux productions de la langue, d'une part l'écrit comme inséparable de ce que l'auteur, voué à une langue et à ses déterminations inconscientes, peut inscrire de lui-même dans son rapport à la logique des énoncés, de l'autre le lecteur en tant que travaillé par la même langue et habitué d'un certain signifiable qui s'appelle le goût pour le lisible. Ce signifiable, qui s'appuie au moins pour un bord sur la douleur d'un signifié en attente d'inscription, est ce que la lecture organise dans l'aliénation obligatoire. Cette rencontre de l'absolument étranger à soi s'organise dans le familier : fabriquer, dans la même langue, du sens pour un sujet.

Pour Freud lu en français, c'est un texte qui recueille bien sûr un effet de sens, dû à la logique des énoncés, mais pour ce qu'il en est du sujet de l'énonciation, celui qui est au travail dans l'écriture, il n'y est pas; la traduction oublie sur sa route le sujet, ou les sujets, inconsciemment à l'œuvre dans la production. Et un traducteur, faute de savoir qu'il n'y a que son propre inconscient qui demande à être traduit, et voué comme traducteur à cette pulsion, c'est l'autre langue, la langue étrangère, qui s'y substitue. L'effet d'analyse, c'est le moment où ce qui est lu paraît subitement n'offrir du sens que comme semblant, et que se repère un rapport renouvelé, insistant, répétitif entre tel et tel signifiant isolables, sécables dans la chaîne, et qui semblent n'être là que pour le sens alors qu'ils n'y sont, de fait, que pour eux-mêmes, parce que le sens, le même sens, de pouvoir être provoqué par d'autres mots — et c'est là qu'est le ressort de la traduction —, ce sens est toujours du semblant.

Une autre remarque peut ici s'intercaler, concernant ce qui a pu être rapporté de l'accueil que l'Allemand moyen continue à faire à l'œuvre de Freud, à savoir de l'apparenter à une fantaisie intellectuelle. La langue allemande, en tant qu'elle fabrique une mentalité, a toujours ressenti comme phénomène ironique, et accidentel, la production du discours freudien. Je crois, d'une part, qu'une des causes en est le rapport inévitable qui s'entretient entre le thème populaire de la psychanalyse comme parlant du plaisir sexuel et le nom même de Freud qui, on le sait, est pratiquement le même mot qui désigne la joie, ou l'allégresse, l'un s'offrant à la conscience populaire comme le mime de l'autre. D'autre part, et c'est un indice qui je crois n'a pas encore donné matière à discours, c'est que la désignation usuelle, en



allemand, de ce qui concerne les choses sexuelles, ce n'est pas « sexual », qui est un mot savant, latin, mais *Geschlecht*, et que ce mot contient (ça crève les oreilles, quand on ne baigne pas dans la langue allemande), contient *schlecht*, qui est la désignation de ce qui est mauvais, mal, de ce qui ne convient pas, voire de ce qui est le pire dans une situation. Ainsi, de contenir ce signifiant suscite probablement la position distante de l'allemand par rapport au sexe; le *Geschlecht* est toujours péjoratif pour la conscience allemande et il en subit une dépréciation implicite. Le français ne recèle pas, dans les termes du discours commun qui cernent le même signifié, cet ordre du *κακός* qu'abrite la langue allemande. Pour sa part, le français, cela a déjà été souligné, abrite le sectionné dans le sexuel. En ce sens, est-ce que notre langue, de porter en elle ces signes disjoints mais effectifs dans leur rapprochement phonique, de ce qui est du sexuel et du sectionné, du partiel, n'offre pas l'abri du différent dans tout ce qui se propose au sexué comme visée? Une castration implicite parcourt-elle le discours sexuel, faille qui nécessairement se comblera par la nature du signifié évoqué, pour un Français, par le sexuel?

Comme résumé à ces premiers propos, on peut dire que l'accusation de négligence du féminin faite à Freud, et plus généralement l'imputation faite à toute théorisation analytique concernant le féminin d'être avant tout un discours masculin, doit faire concession du postulat qu'un discours tenu par un homme ne signifie pas que son discours soit masculin, parce qu'aucun énoncé, pour autant qu'il prend ses références dans l'analyse, ne peut se dire sexué, ne peut dire de quel sexe il est, quel que soit le statut du sujet de l'énoncé ou de l'objet auquel le verbe le copule puisque, d'être divisé, chaque représentant qui surgit, de vouloir, ce sujet, le représenter, ne peut s'inscrire du fait que son état de représentant le voue à la substitution, au déplacement, à la condensation, toutes opérations qui sont au cœur de la découverte freudienne, et à quoi se voit également soumis le terme qui dans le fantasme fait office d'objet. Sauf à créer un rapport entre des termes affectés chacun d'un infini dans la substitution, il n'y a pas d'énoncé inscriptible du rapport entre les sexes, faute de pouvoir faire échec à la fonction de renvoi du signifiant. C'est ici que l'anatomie est ce qui semble faire foi comme loi de la bipartition. Et il n'est d'anatomie que du visuel, en tant que caution suffisante de la réalité où s'abrite la question du féminin.

C'est la vue qui donne au pénis lieu d'existence — que la fille en soit saisie dans son économie psychique, c'est là tout le ressort qui s'inscrit dans ce que Freud, d'en fabriquer l'expression, a appelé *Penisneid*. D'avoir traduit, en français, par « envie du pénis » n'épuise pas ce que cette expression désigne dans son caractère composite. Il n'est pas inutile de rappeler qu'en ce qui concerne la langue allemande, et contrairement au français, c'est la méthode la plus vivante de formation des mots (et la plus récente : des germanistes vous diraient qu'il n'y a que quatre-vingt-six noms composés dans la légende du *Nibelung*, au XIII<sup>e</sup> siècle, et que dès 1852, dans le



dictionnaire de Grimm, il a été compté sept cent trente mots uniquement composés avec *Land*<sup>1</sup>). Tout mot composé est un mot véritablement nouveau, dans lequel le déterminé, ici *neid*, qui veut dire envie, voit son sens transformé par le déterminant qui est ici pénis. On saisit qu'en traduisant par envie du pénis, on monadise deux réalités, l'une psychique et l'autre dans le réel, qui resteraient intactes après la ponctualité de leur rencontre; à savoir que, d'avoir vu le pénis, c'est ce qu'il en est de l'envie dans l'économie psychique de la fille à quoi s'adjoindrait un nouvel objet dans la batterie des successions objectales. Ce n'est pas de cela dont il est question par l'expression *Penisneid*. C'est que l'envie change d'être, d'avoir reçu l'empreinte du pénis — elle se marque d'un indice qui la rend apte à devenir fonction, fonction phallique a-t-on dit, et que le mâle soit porteur de ce qui, après coup, donne consistance à cette fonction phallique, ce n'est qu'en cela que l'anatomie est le destin —, et que l'homme, qui est habité du même *Penisneid*, soit le porteur de ce qui représente dans le réel cette fonction phallique, c'est ce à quoi il doit s'affronter.

Il nous faut une identité de départ dans l'hypothèse de la communauté du *Penisneid*. Cette communauté tient à la nécessité de faire passer les besoins du corps par le verbe; cette division et cette perte qui ainsi s'organisent chez l'individu, c'est le même sort qui réunit féminin et masculin; ce sont là des airs connus de tous, même si l'anatomie offre sa singularité à la façon dont se satisfait, selon le sexe de l'enfant, le propre *Penisneid* de la mère — gardons cette expression freudienne pour ne pas tirer vers la signification qu'offre la traduction française, Freud n'a pas senti la nécessité de l'expliciter. Les tableaux cliniques qui soutiennent l'arrivée de ce concept, contemporain de la sortie des limbes de la description freudienne de la féminité, puisque sexualité féminine et fonction phallique sont nées ensemble, suffisent à laisser imaginer ce dont il s'agit, car, en tant que créateur, Freud a franchi là une étape de sa propre mutation. Le concept de *Penisneid* fait sens tout seul et laisse la répartition de ses acceptions dans l'ombre; il fait crédit à l'autre en le laissant — et c'est là qu'est l'essence du refoulement du *Penisneid* —, en le laissant, cet autre qui est aussi bien soi-même, voué au sens et à ses ambiguïtés, dans ce qu'il reçoit comme rapport à son corps, c'est-à-dire à l'imaginaire qui s'évoque de la rencontre avec ce concept qui est central dans la théorie analytique, puisqu'il organise ce autour de quoi gravitent les représentations. Ce qui s'installe par cette prise par la vue, c'est une condensation qui, par une de ses parties, noue l'inconscient de la fille à un référent réel, et grâce à laquelle se réorganise ce qu'il en était de son rapport à sa mère.

L'incarnation suprême du désir qu'inaugure le *Penisneid* ouvre la voie à toute représentation d'un désir autre, désir autre mais qui est le même puisque la mère

1. M. Bouchez, *Grammaire allemande*, Paris, Librairie classique Eugène Belin, 1960, p. 298 n. 1.





est vouée aussi au *Penisneid* : pas d'autre voie pour satisfaire la mère que d'être ce qu'elle veut avoir. Il suffit à la fille qu'elle soit l'avoir de la mère, qu'elle soit le phallus. S'inaugure là un passage ineffaçable par l'étant pour cause, chez l'autre, du besoin d'avoir. Que la mère, d'avoir une fille-phallus, s'offre ainsi de négativer son propre phallicisme, c'est ce que Freud rédige dans une de ses dernières notes en juillet 1938<sup>1</sup> qui est centrée sur l'être et l'avoir; la fille aura à faire le même trajet, pour résister à la pente qui est celle d'être le phallus : passer par le seul avoir qui lui soit permis, avoir un enfant-phallus. Ce passage aura comme conséquence de reléguer vers l'accessoire ou de marquer d'irréel tout ce qui sera de l'ordre d'un autre avoir, de l'avoir technique ou performatif, sauf quand c'est justement le corps tout entier qui s'y engage : voir la vocation de danseuse.

Le complexe de castration de la fille, c'est ce qui s'use d'en transformer les éléments; c'est une castration qui n'en finit pas de finir, parce que son processus est de l'ordre de la mutation, celle qui fait passer du *Penisneid* au désir d'avoir des enfants, alors que, chez le garçon, la peur de ne plus avoir charge en énergie un processus qui est de l'ordre du refoulement.

Pour la fille, s'il y a souvent prétexte à intervention, ou à interdiction de la masturbation — son seul quant-à-soi dans l'océan phallique qui l'occupe —, il n'y a pas d'enjeu à faire valoir, aucun gain à proposer comme prix du renoncement, ni aucune privation pour faire objet à la menace.

C'est lorsque la mère s'avère aussi châtrée que s'organisent les marques efficientes d'identification maternelle; et il est de première nécessité que la fille, quel que soit le rejet pour sa mère que sa névrose lui a constitué, investisse un minimum de traits d'identification, faute de quoi elle tentera de faire de sa fille sa propre mère à elle : les générations ont un sens directionnel et, faute d'en reconnaître l'orientation, le renversement de la cause fait son office, de faire du rejeton la cause du géniteur — et c'est quand la fille garde les insignes de la mère que l'homme s'embrace à cette lecture à cause de sa propre fixation œdipienne; c'est une fusion de deux mères qui se rencontrent au nom de la reproduction, deux mères absentes mais représentées, auxquelles l'accessoire masculin permet d'en ajouter une troisième.

C'est cet accessoire qui donne le bonheur suprême, dit Freud, quand l'enfant est un garçon et apporte à la mère le pénis<sup>2</sup>. C'est dans cette copulation idéale que s'assure le fantasme de la maternité, à savoir quand la réalité offre au fantasme sa doublure. Une femme se fait mère pour réaliser ce *Penisneid*, et le désir de la mère c'est de le rester : il est impérissable et le mariage reste mal assuré, nous dit Freud,

1. S. Freud, « Ergebnisse, Ideen, Probleme », G. W., XVII, p. 151.

2. S. Freud, « La féminité », in *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1952, p. 176.





tant que la femme n'a pas réussi à faire de son époux son enfant<sup>1</sup>. Ces citations de Freud ne sont là que pour rappeler que la femme noue une relation, privilégiée par rapport à l'homme, avec le réel d'une part, pour ce que la biologie lui a prescrit comme rôle, et avec le symbole d'autre part puisque, pour ce qui est de la relation d'équivalence, ou de substitution, elle est la seule à pouvoir y inscrire *œuvre de chair*. Tous les autres substituts, pour une femme, pâlisent en face de l'égraturation pénis-enfant, ce en quoi elle est la seule à s'offrir cette lucarne où fusionnent réel et réalité. C'est une réussite unique de la fonction symbolique, par rapport à laquelle la nécessité masculine du discours fait que l'homme aura toujours l'air de se payer de mots, à savoir que la question du sens, et de la signification de la vie, est une question masculine. La femme n'est pas habitée par cette question : elle sait que c'est par rapport à elle, en tant que mère, que l'autre moitié de l'humanité s'agit dans la procréation du sens. Faire du sens, c'est produire ce à quoi il est nécessaire de faire suite, pour que, fuyant la tautologie, la mère, en tant que femme, ne soit jamais atteinte, sinon le sujet se collapse, de vivre aux frontières de la psychose chaque fois qu'une mère, tentée de réintégrer son produit, a séduit réellement un enfant, quel qu'en soit le sexe. Ce n'est que pour autant que la mère aura *aménagé* sa forme particulière de castration qu'elle acceptera que subsiste un quelque chose hors d'elle, lequel gagnera alors la chance d'installer la mère dans la réalité psychique, seule façon humaine de la retrouver.

## Fundação Cuidar o Futuro

C'est au centre de cette problématique que me paraît se construire la féminité. Si on dit que la féminité est un art, c'est-à-dire une fonction de *leurre*, d'en parler n'est pas sans risque, risque de non-réponse, j'entends.

Disons, pour passer rapidement, que pour ce qu'il en est du garçon, ce en quoi la castration ouvre sur le monde paternel du discours, c'est qu'en enlevant de la scène, en même temps que son lieu de jouissance, aussi le signifiant phallique par quoi la jouissance prenait valeur, cette castration offre au système du conscient un fonctionnement épuré, par quoi se cicatrise le refoulement. Pour la petite fille, la métaphore paternelle ne peut pas fonctionner, sauf à se réaliser enfin à l'âge adulte, et son système économique d'investissement gardera toujours la trace qu'elle possède un savoir sur le sexe que n'a pas le garçon. Il n'y a d'ailleurs que le garçon à devoir faire un apprentissage sexuel – bien que le savoir de la fille, il ne soit pas dit que ce soit un savoir-faire. J'ai déjà fait la remarque que, pour elles, tous les substituts qui ne sont pas des substituts réalisables du *Penisneid* prennent fonction d'inutile; le passage par la réalisation éprouvée du symbolique laisse l'imaginaire de la femme

1. S. Freud, « La féminité »..., p. 183.



à ce rapport étroit au corps auprès de quoi ce que les hommes fabriquent, comme représentants, les irrite. Il semble que la femme n'ait pas besoin de cette émigration dans le symbolique qui habite les hommes, ce en quoi la culture est leur rivale. Est-ce parce que les hommes organisent des discours, discours où ce qui se perpétue comme réalité leur paraît à elles faire office de semblant par rapport à ce qu'elles savent sur le sexe, est-ce pour cela qu'elles ont à fabriquer un même leurre, celui de la féminité? Il y a dans le féminin un effet de parure qui fait signe de tout ce dans quoi nous sommes tous pris, en tant qu'êtres de parole. Comme si le féminin, dans sa partialité, proposait à l'ensemble sa vérité, vérité toujours fuyante puisque cette vérité ne peut que faire signe par le féminin, c'est-à-dire offrir à l'autre des suppositions où le désir se précipite sans qu'un savoir puisse dire si la chose présumée désignée a valeur de substance. C'est du même mouvement que celles qui dénoncent la mascarade féminine, pour vouloir s'en dessaisir au nom de la vérité, disent que ce qu'elles reçoivent du discours masculin est le retour du même semblant; mais comme le discours actuel n'est pas près de changer, la féminité, effet de langage, en sera la compagne obligée. Est-ce dire, pour autant, qu'interroger le féminin, c'est interroger le langage? Cette interrogation paraît faire foi d'une réponse anticipée, à savoir que les deux semblent faire signe vers la même chose, ici réduite à l'objet : l'objet que renfermerait la mère, et l'objet que renfermerait le langage.

Faire signe de vie, c'est bien à quoi nous sommes voués. Qu'est-ce que le féminin par rapport à ce signe, qui pour la femme ne peut être que l'effet du rapport entre l'absence réelle du pénis et son représentant dans l'économie inconsciente, le phallus, dont l'occultation est nécessaire à la fabrication des énoncés : puisqu'un signifiant renvoie à un autre signifiant, il faut que s'absente le signifiant qui renvoie à lui-même, c'est-à-dire qui rend inutiles tous les autres. D'avoir à passer, comme être de parole, par ce défilé donne à la femme vocation à représenter ce que ça serait si le langage n'existait pas. Mais en tant qu'il existe, elle est le rapport à la parole, pour autant que ce rapport n'est jamais mis en scène, sauf par elle, et parce que le rapport au phallus n'est jamais non plus mis en scène, sauf par elle. Le phallus serait donc ce qui fait effet de style, et effet féminin. L'effet de style, c'est l'effet de ce qui ne peut se désigner, et qui, comme le féminin, d'être nécessaire fait l'effet du superflu, et qui, ne manquant pas à son effet, fait de surcroît l'effet que, du style comme du féminin, on aurait pu s'en passer. C'est là l'effet de la fonction phallique, pour autant que le phallus, par postulat, ne peut jamais être mis en scène.

Mais sur l'autre scène où il fonctionne sans figurer, qu'y a-t-il encore de repérable sur quoi se bâtit le féminin? La castration minimale de la femme doit promouvoir quelque chose qui est un effet de la langue mais pas un effet de parole, puisque le caractère secret de la jouissance passée n'a pas pu faire effet massif de parole chez sa mère. Et jamais l'usage linéaire du signifiant n'épuisera la vigueur du *Penisneid*,



pas plus que la production du signifié ne pourra rejoindre le secret de sa jouissance. Le phallus est d'autant plus pour elle le signifiant de l'absence que le travail psychique de la castration ne vise qu'à la mutation de ce signifiant en signe. En tant que signifiant du manque, le phallus refoulé permet aux eaux supérieures du discours de s'articuler, dans un attelage hors sexuel. Mais que la femme, d'avoir à faire fonctionner, pour parler, ce signifiant du manque en tant que refoulé, et que ce manque soit pour elle réel, lui donne un accès direct à la fonction phallique, à quoi l'homme n'atteint pas.

Chaque mot d'un énoncé doit manquer à son ipséité, c'est-à-dire que ce qu'il désigne doit toujours être un peu raté pour que, par reports successifs, quelque chose fasse sens dans le discours. C'est parce que l'homme a le pénis que le signifiant du manque peut opérer dans la production du sens. C'est en tant qu'on a qu'on a besoin du signifiant qui néantise cet avoir et que le manque est symbolique, ce qui favorise le déplacement de l'homme dans les offices du discours. Ce manque, la femme ne peut pas le symboliser, elle ne peut que le signifier hors parole, par son corps et sa parure. Le corps féminin représente ce que le langage enlève à quiconque de l'usage de son corps; pensons à l'impuissance, ou au découpage hystérique; par cela même, la femme représente la castration généralisée que le vivant reçoit du verbe — et en tant que le pénis lui manque, elle représente l'aliénation absolue de la parole. D'être, en continu, le phallus, parce que quelque chose lui manque dans l'avoir, la destine, en tant que phallus, à offrir son corps à s'inscrire là où rien ne peut s'inscrire, à l'avoir entre deux signifiants, ce en quoi elle n'est sujette que du corps. C'est son corps qui vient représenter la place hypothétique du sujet, et qui donne substance d'attente à la contiguïté de ce qui serait si l'intervalle entre la présence et l'absence, d'où sort le signe du féminin, s'offrait à la collusion : ce ne serait alors qu'absence du sujet dans l'évanouissement, à quoi les femmes sont portées, ou jouissance du corps dans sa totalité, même si le départ en est localisé.

La jouissance et la fabrication de la place du sujet, c'est la même opération, mais place hypothétique créée par la castration phallique, et où la vue est ce qui donne à la parole une consistance du fait de la continuité de son écran, ou de cette autre vue intérieure qui est l'écran sans faille de la fonction imaginaire et qui fait recours ou secours, pour pallier l'effet scandé du signifiant. Il ne peut pas y avoir, sauf abâtardi, de système du sens, si le phallus n'est pas refoulé pour l'homme, voilé pour la femme. Le génie de Freud est d'avoir fait discours de l'irruption du phallus sur la scène psychique, et la fonction analytique, c'est l'adaptation à ce retour de la fonction phallique dans les renvois de la parole. Puisque le phallus est le signifiant du manque, il donne aux autres signifiants un état d'ipséité qui les statue dans leur érection : fixer un signifiant et trouver les lieux où il se reproduit le même, ou bien là où il participe à une condensation, c'est suspendre le signifié et fonctionner, en tant qu'analyste, dans la fonction phallique.





A faire réalité d'un substitut, la femme est moins prise que l'homme dans le système de fermeture qui cicatrise la castration, et, de nécessiter moins de représentants pour faire chicane à ses désirs, elle occupe plus d'espace à faire place à la jouissance. A-t-elle plus d'être que l'homme, pour que, à être hystérique, elle ne produise que le minimum de signifiants nécessaires à faire appel vers le signe qu'elle émet (aimait)? C'est parce que Breuer se prenait pour quelqu'un que le signe que lui faisait l'hystérique, il l'a pris pour lui, signe du désir pour lui, pensait-il, en prenant la fuite. C'est d'avoir destitué le signe de son prestige que Freud, au même endroit, a fait lecture de conjonction de signifiants; de ne pas se prendre pour le quelqu'un que nécessite tout signe lui a évité de placer chez l'hystérique les objets de ses propres fantasmes, et en tant que femme l'hystérique n'a pas eu sur Freud d'effet fantasmatique, c'est-à-dire d'effet masculin; lequel effet n'est finalement que la mise en place par l'homme, dans la féminité en tant que signe, des objets inscrits dans le pré-génital, qui sont tous des objets maternels, ce en quoi l'inceste est satisfait. La femme n'est pas organisée pour que son fantasme se sature de l'apport des objets pré-génitaux; une seule visée, le phallus, et c'est le pari que doit jouer chaque femme d'avoir, en tant que féminine, puissance cachée à promouvoir, et l'enjeu en est que ce phallus, d'être libéré par sa propre castration, soit rendu à l'homme. C'est à mesure que la féminité use de son pouvoir de signe que s'use réellement, à l'échéance, le voile qui aura à se déchirer comme preuve de la castration.

Que la femme étreigne l'homme, c'est là la prime qu'il reçoit de lui éviter d'avoir à s'étreindre elle-même, fantasme idéal qui rejoint la passion qui a habité la fille au stade phallique, c'est à dire la fusion avec l'homme qu'elle avait désiré devenir<sup>1</sup>, deuxième complicité que le réel offre à la femme; le corps de l'homme n'est réellement que l'appendice<sup>2</sup> nécessaire à ce que le pénis ait force de vie : la jouissance se propage à la mesure exacte où le corps de l'homme se fait évanescant. Des femmes ont mieux dit cela, ce point où la conjonction des êtres paraît faire nœud éclaté, intériorisation du monde par son représentant unique, jouissance d'une présence qui rend l'être à lui-même, hors animalité, car c'est là une opération du langage qui abandonne la partie, pour la femme, dans ce qu'il jouait de présence dans la tête et dans le corps : perdre la tête, c'est féminin.

\*

Comment comprendre alors ce que la littérature féminine sur la question paraît montrer, à savoir, je crois, l'appropriation d'un corps par l'écriture, qui tend à rendre signifié le visible ou le fonctionnel? Est-ce la tentative de réconcilier ces

1. S. Freud, « La féminité »..., p. 182.

2. S. Freud, « Sur les transpositions de pulsions, plus particulièrement dans l'érotisme anal », in *La Vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1973, p. 108.



deux modes que sont le symbolique et le corps, mais tel alors que le langage le décrit et non plus l'affecte? Ou le désir de supprimer la métaphore et de faire traces d'un monde qui enfin rende le langage inutile? Mais la métaphore est déjà dans la langue. La littérature féminine semble pousser à une représentation qui ne serait plus élément dans un système d'écriture, c'est-à-dire le désir de ne plus être représenté par un représentant, mais par la chose même : nostalgie de l'idéogramme peut-être, où signe et objet, signe et contenu sont confondus. Que des femmes analystes n'aient pas dépassé le langage-signe, c'est qu'elles pensent que le référent existe et elles veulent être à la place de ce quelque chose qui paraît faire signe. Elles n'ont évidemment pas tort dans la contingence que représente l'état actuel de nos discours. Nous avons un langage référentiel parce que le corps fait image; que le sujet et l'objet puissent exister, c'est notre corps qui nous le donne à croire. Et pourtant les femmes ne se trompent pas mais elles ne peuvent pas le dire, à cause de ce que c'est qu'un dire, écrit ou parlé; elles savent qu'un manque, ça s'organise, au sens de la fabrication organique, et c'est ce en quoi leur savoir, pour ce qui est du réel, ne manque pas de réussite. C'est précisément la réussite de la mutation phallique qui rend contingente, sinon forcée, l'expression symbolique de ce qui leur manque en tant qu'aliéné dans la parole. Ce en quoi, lorsqu'elles parlent, leur discours n'est pas productif de mutation.

Contrairement à Freud, bien qu'il soit resté sur la question : une femme, qu'est-ce que ça veut? Nous n'avons pas aujourd'hui plus de réponse qu'alors, puisque la féminité c'est ce qui ne se laisse pas analyser, aussi bien chez l'homme que chez la femme; cela, Freud le répète une dernière fois en 1937<sup>1</sup>. Quels sont les appuis d'une telle affirmation à laquelle nous devons donner un crédit total?

La découverte de l'analyse, c'est-à-dire la sortie et l'agencement de la cause sexuelle des névroses, est inséparable de la biographie de son auteur, et si Freud a reconnu que l'analyse des rêves était une réaction à la mort de son père, il n'a pas dit que sa construction de la féminité était la conséquence de la mort de sa mère. La disparition d'un parent rend caduque la nécessité où se trouve tout vivant d'avoir à placer une partie de sa propre cause, en tant qu'objet du fantasme, dans l'autre qui lui fait face; l'autre vivant, en tant que voué à la parole, parade des signes qui sont autant d'effets à recevoir. Et en tant que tel, nous sommes voués à réceptionner ces signes pour ne pas irréaliser les objets, chez l'autre, pour ne pas le vider de toute substance. La disparition du père de Freud, qu'est-ce d'autre que la disparition d'un autre phallus? et du même coup Freud était libéré de cette position qu'il décrit plus tard comme étant le refus de la féminité et qui est ce qui surgit quand c'est l'autre qui a le phallus. Que Freud l'appelle protestation mâle ou *Penisneid*, c'est,

1. S. Freud, « Analyse terminée et analyse interminable », *Revue française de psychanalyse*, XI, 1939, n° 1, p. 37.



je crois, la même chose : c'est ce qui se passe quand le signe phallique apparaît dans le champ de l'autre. Les effets de ce signe sont à entendre comme ce qui fait roc, par la féminité, c'est-à-dire ce qui semble inacceptable, une réduction à la substance, une réduction à l'être qui attend activation, excitation, fécondation du signifiable par le signifiant de l'autre. C'est dans ce sens qu'on peut comprendre qu'il n'y a qu'une libido, et qu'elle est masculine ; elle l'est, d'abord en tant que désignée comme telle par l'homme Freud, et elle l'est en tant que pouvoir de nomination qui paraît réduire le nommé à une matière qui ne prend forme que du nom qu'elle reçoit. Que les hommes parlent, c'est le spectacle qu'ils donnent aux femmes, et c'est en tant qu'elles ont un savoir qui concerne ce qu'est le signifiable, et qu'elles tiennent au *Penisneid*, qu'elles s'incluent dans quelque chose qui est la cause de la matière masculine : occuper cette place, c'est virer le phallus au compte de la relation. Nous ne voyons aucune raison de ne pas créditer la mère de Freud de la même impossibilité dans le renoncement au phallus, et les descriptions que nous avons d'elle, par une de ses nièces<sup>1</sup>, soutiennent cette hypothèse. C'est cette prise réelle dans quoi Freud n'a cessé d'être symbole vivant qui a obturé la récupération des objets dont sa mère, vivante et de continuer à les recéler, interdisait à Freud le maniement avant qu'elle ne disparaisse. Mais il y a un au-delà qu'il n'a pas franchi, non pas dans l'analyse des femmes mais dans la théorisation de leur désir. Si on rassemble ce qui est épars chez Freud, en particulier ceci<sup>2</sup>, et il est rare de lui voir faire appel à ce type d'argument rationnaliste : si la femme veut l'homme, dit-il, c'est que, pour avoir le substitut du pénis, l'enfant, elle finit par comprendre un jour ou l'autre qu'on ne peut pas obtenir d'enfant sans l'intervention de l'homme. Il prête ce raisonnement à la femme parce qu'il ne peut pas dire que tout le féminin ne veut que le phallus, au-delà de quoi se dessine que le désir féminin, c'est la séparation du phallus d'avec son appendice qui est l'homme.

Ce désir secret, féminin, est de cacher que le corps de l'homme est la concurrence insupportable de la différence, car c'est le corps qui devient le signe de la différence, et pas le phallus. Coupure phallique, corps sans phallus, puisque l'impossible en quoi paraît consister l'identité féminine, à savoir que ce corps sans phallus, elle l'a, mais, de l'accepter, ce serait abattre le fonctionnement de la langue, car ce n'est que symboliquement que ce corps elle veut le retrouver. Même si de cohabiter avec la parole lui crée cette difficulté d'avoir à renoncer à ce qu'elle est : une femme, c'est-à-dire un signifiant, pas moins que l'homme, pour s'installer dans la réalisation du *Penisneid*, elle a vocation à représenter, pour l'homme, tout ce que rejette le langage de ne pas pouvoir s'articuler dans

1. J. Bernays Heller, « Freud's Mother and Father » (1956), in *Freud as we knew him*, Detroit, Wayne State University Press, 1973, pp. 334-340.

2. S. Freud, « Sur les transpositions de pulsions, plus particulièrement dans l'érotisme anal », in *La Vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1973, p. 109.





l'énoncé. En tant que mère, elle est la copule de la succession, ce qui fait passer l'être à l'être, et en tant que fille-mère, elle est l'intervalle réel, sans cesse reproduit, qu'il y a entre sa mère et sa fille, et d'occuper réellement cet intervalle entre deux signifiants fait d'elle le sujet absolu. Si le fils est l'idéal narcissique de la relation à soi-même, une stase dans le *Penisneid*, la relation à la fille est l'idéal de l'être en tant qu'il est le siège de sa propre création.

Le Iahviste, par quoi on désigne un des rédacteurs contestés du Pentateuque, ne s'y est pas trompé. Il y a des données philologiques<sup>1</sup>, qui paraissent contraindre à une esquisse d'un croisement des énoncés respectifs sur Dieu et sur les femmes. En effet, mais cela demande confirmation, il semble que ce soit la même matrice signifiante, la même racine, qui a produit d'un côté ce qui fait signe du divin et de l'autre ce qui a fait le nom de la femme, Hawwah, d'où nous est venu Ève. Le signe qui désigne Dieu en hébreu a la même souche. Je laisse de côté le tableau des permutations consonantiques qui font des mots qui désignent l'être et le vivant des transformations l'un de l'autre, soit qu'une des gutturales sourdes est utilisée, *Hé* ou *Heth*, ou soit qu'est remplacé un *yod* par un *vav*. Ce qui permet quatre prononciations de *hayah* et de *hawah*. La sortie jumelée de ces deux désignations, et leur séparation ultérieure, a créé sur l'être une autre histoire dans laquelle nous baignons, en ceci qu'elles ont supporté des traductions qui leur ont fait vivre des destins différents. Si, du côté d'Ève, presque rien ne s'est perdu en tant que nom, ce qui s'est proprement volatilisé, c'est ce qui la désignait comme proximité et création de l'être.

Du côté du nom de Dieu rien ne subsiste de ce qui, en hébreu, est devenu un signe imprononçable ; en effet, on ne peut que laisser en route la question de savoir s'il a été, un jour, réellement et phoniquement émis en tant que nom. Car, hors la coutume du tabou du nom propre qui est venue peut-être se greffer sur ce mystère, gardons l'hypothèse que c'est une faille consciente dans le discours, une réticence, un intervalle qui est devenu l'abri du divin, et que c'est là que quelque chose a été affecté à la femme comme désignation. Que ce nom non-dit ait vu son sort, sa portée, défaillir et s'oublier du fait de sa traduction par *Θεός*, mot prélevé dans le paganisme polythéiste des Grecs, c'est là une création métaphorique de discours à quoi notre histoire se rattache, à savoir que *Θεός*, *Deus* et Dieu sont des mots qui ont servi à véhiculer un sens, à la création duquel ils n'avaient pas, en tant que signifiants, participé.

Ce qui était un même dit sur le divin, l'être, le vivant, et la femme, s'est transformé par la babélisation de l'histoire. Du coup, Dieu est devenu un mot incurable, dans le discours singulier où la séparation des genres l'oblige à demeurer, écarté qu'il

1. L. Koehler et W. Baumgartner, *Hebraisches und Aramäisches Lexikon zum Alten Testament*, Dritte Aufl., Lieferung I u. II, Leiden, E. J. Brill, 1967, 1974.



est de son rapport à la femme, par quoi il s'avère que l'un, mais lequel, était le nom manqué de l'autre. C'est à cela que j'ai tenté d'apporter une confusion, — l'équivalence, dans le discours, de ce qu'est le non-sens dans l'analyse.

A un moment de l'histoire, est-ce d'une forme idéale de la castration de la mère, telle que le signifiant de l'absence n'a pas pu y fonctionner, que le phallophore a créé Dieu pour se faire sa créature? absent de la mère en tant que phallus est devenu présence de Dieu. Le terme de grand Autre, proposé par Lacan à toute désignation, que ce soit d'un absolu dans l'altérité ou dans l'aliénation, est un signe opératoire qui gère une réduction salutaire dans les effets de langage où, de ne pas faire sens, il ne se propose pas comme être à l'imaginaire, ni comme substance à la pensée. Mais il n'est pas parlable et, à le devenir, il prendra une fonction substantielle qui comme telle appellera l'investissement d'une croyance ou d'une incroyance, qui est la contrepartie de tout signifiant qui n'est pas une lettre. Dès lors aux incroyants, leur incroyance, d'être nécessaire ne sera pas suffisante, parce qu'elle n'est pas hors-Dieu, hors-signifiant; ils attendent la preuve que Dieu n'existe pas, puisque le mot fait être. C'est la non-castration de la mère qui est le lieu de création, par l'homme, de la question de la divinité; quand la mère est châtrée un discours peut se produire, sans s'appuyer sur les preuves de l'existence ou de l'inexistence; et c'est quand le réel, à cet office, n'est pas convoqué que vient à l'existence ce par quoi tout existe, avant toute écriture, à savoir la voix, écho des sons archaïques maternels qui frappent l'être *in utero*, et qui organise, pour celui qui porte le pénis, l'identification à la création parée être à la fois mère et phallion, c'est à quoi sont voués, par l'hallucination qui les traverse, les créateurs de religion et les prophètes. C'est là que paraît se repérer la fonction ultime du signifiant phallique dans sa déréalisation, fabriquer de la voix. Dire, comme un seul l'a dit, « Dieu est mon père » me semble l'hommage absolu au langage, sous la forme de dire ce qui n'est pas; l'homme s'est dit fils du signifiant avant de se savoir fils du père.

Ici s'articule ceci, que les femmes, d'être mères en tant que lieu du recel et du retour, disent que le dire des hommes, en ne disant pas ce qu'elles sont, dit ce qu'elles ne sont pas, et c'est en quoi elles se plaignent que leur être leur manque de ne pas se reconnaître dans un discours où le vrai et l'être se confondraient. C'est une nostalgie qui est le désir de faire avorter la métonymie, et qui trouve sa forme exemplaire dans l'expression par laquelle Dieu s'est désigné : « Je suis qui je suis. » L'anticipation de sens à quoi obéit toute fraction initiale d'un prédicat, et en quoi se démontre que l'être du sujet est toujours ailleurs, est ici ce qui s'évanouit par l'arrivée du second « je suis », qui sidère. Que Moïse ait été, d'avoir fabriqué cela, le premier homme à faire avorter la métonymie obligatoire en tout prédicat offre l'hypothèse d'une perte absolue de la mère, perte symbolique, et pas forcément réelle, comme cause nécessaire à toute production mutative d'une parole.

Cette perte symbolique est ce qui a dû néanmoins se conforter d'une réflexion,



chez l'homme, où paraît se situer la source de la logique. D'un côté, les commentateurs des Écritures ont dû résoudre l'aporie de la relation d'une Totalité avec l'ensemble qu'elle a créé, et que si Dieu est tout, comment pouvait-il le rester après la création qui nécessairement l'installait lui-même dans une division; on y a répondu par cette première forme de topologie de l'espace, que Dieu, pour créer l'ensemble, s'est rétracté sur lui-même; c'est de la même opération qu'il s'agit pour le phallus, dans la castration, d'avoir à s'absenter de sa propre consistance, en quoi Dieu et le phallus sont, par le symbolique, la cause de leur propre perte dans la division, opposé à ceci que là où il y avait polythéisme, il y avait, dans les mystères, adoration de la représentation *réelle* du phallus. D'autre part, le rapport du fils, identifié, en tant que créateur, à sa mère est ce qui s'introduit comme base de la réflexion logique considérée ici comme étant la nécessité de se donner la double preuve de la séparation et de la différence, pour parer, hors sens, à l'angoisse de ce qui serait si l'arrivée du différent ne se démontrait pas, grâce à la complexité des formules relationnelles, comme la preuve du non-retour du même.

C'est ici que j'articulerai la fin de mes propos, en ceci qui est d'apporter un complément à la logique modale telle que Lacan l'utilise sous la catégorie de la contingence, dans son rapport à l'amour, à savoir cet effet de sujet à sujet qui, en cessant de ne plus s'écrire, met enfin un terme à la solitude. C'est une rencontre, dit-il<sup>1</sup>, ou une reconnaissance, chez le partenaire, de signes toujours ponctués énigmatiquement, et qui donnent l'illusion que quelque chose s'articule et s'inscrit dans la destinée de chacun. Mon complément est ceci que, faute de mettre à l'épreuve de l'analyse, réellement, la catégorie du nom du père, quelque chose paraît faire énigme dans le ressort de l'amour. J'ai déjà fait remarquer ailleurs<sup>2</sup>, en quoi, pour Freud, le nom de sa femme, Martha Bernays, était la réinscription assortie des permutations syllabiques nécessaires à ce que toute l'affaire reste voilée, de la forme « Mariabertha », association des deux prénoms Maria et Bertha, dont la marque a été l'essentiel de la constitution œdipienne de Freud. C'est bien là que pour lui est né l'amour, de la rencontre de ce qui a permis de réécrire ce que son passé signifiant lui avait prescrit. L'amour n'est pas une rencontre énigmatique, s'il est ce qui se démontre comme enfin cessant de ne plus s'écrire.

C'est, bien sûr, contingence, parce que de ce qui permettrait au passé érotique de se réécrire, la rencontre dans les *externi* n'en est pas assurée. C'est là, dans cette réinscription, que se noue la fatalité d'un destin, rendez-vous fixé par le signifiant. Fatalité en ce sens que, ce dont la relation se nourrit, c'est d'autre chose que ce qui se réinscrit dans le nom propre, et qui fera drame ou bonheur. Freud en témoigne en ceci qu'une fois la réinscription de « Mariabertha » assurée dans Martha Ber-

1. J. Lacan, *Le Séminaire*, liv. XX, Paris, éd. du Seuil, 1975, pp. 131-132.

2. R. Pujol, « Les marques de l'inceste », conférence du 23 février 1976 devant l'Association psychanalytique de France.





nays, il lui a été nécessaire d'en nourrir la trame avec les centaines de lettres qu'il lui a adressées. Était-ce là obligation de faire de Martha le recel de ce par quoi son fantasme s'assurait également de pouvoir fonctionner? Les noms propres, c'est ce qui s'offre, sinon ce qui oblige aux rendez-vous, mais il s'en faut de beaucoup que s'y installe pour autant ce qui rend une jouissance possible.

Si pour Freud, c'est de la réécriture des substituts maternels que s'en est délimité l'espace, nous n'avons pas, à ma connaissance, dans la littérature analytique, une auto-analyse équivalente de femme qui permettrait la même recherche, et les exigences de l'anonymat obligent, dans les textes, à l'effacement du nom du père. Car, de nom, il n'y en a pas d'autre et la femme n'est, en fait, qu'un relais qui permet à l'homme l'articulation au nom d'un autre père.

L'amour, pour la femme, est-il encore là de l'ordre de la substitution qui, d'effacer le nom du père, métaphorise enfin ce lieu où elle était déjà absente et qui, de se vider encore plus de sa substance de représentant, remplace ce mystère par sa jouissance.

ROBERT PUJOL

Fundação Cuidar o Futuro



Mais lorsque l'écriture prétend effacer la distance à l'objet sur laquelle elle se fonde, elle se nie elle-même, par une ruse victorieuse de la pulsion d'autodestruction.

Freud avait organisé l'espace de son cabinet de travail de façon à s'assurer de cette bonne distance : s'asseoir en retrait du patient allongé, et condamné à la seule parole; contempler, et contrôler par la vue, des figurines antiques représentant les mauvais objets internes. Et si les rêves qu'il auto-analyse comportent si souvent des panneaux, des pancartes, des affiches, des inscriptions bilingues, des formules chimiques, des énoncés à double sens, des mots-valises, des exemples d'incorrection grammaticale, des fragments de rébus, des dessins accompagnés de légendes, des reproductions de spécimens se dépliant entre les pages imprimées d'une monographie — bref, tout l'arsenal de ce qui fera plus tard le succès de la bande dessinée —, c'est qu'il possédait à un haut degré ce pouvoir créateur de l'écrivain, qui est de passer directement des images au texte, des données sensibles à la loi de fonctionnement, des représentations de choses et d'affects au codex et à la sentence.

De même que l'analysant s'entend prescrire la parole, l'analyste, s'il a quelque chose à exprimer de sa pratique clinique, formative ou théorique, se trouve condamné à écrire et à envier l'artiste de modeler de façon plus directe, plus « parlante », un autre matériau. Puisse-t-il accueillir cette nécessité limitatrice et réveilleuse d'innombrables utopies et inhibitions sans trop de rancœur, de mégalomanie ou de morosité nostalgique et persévérant la prendre avec Duino II. Écrire n'est que rire.

DIDIER ANZIEU